



DOSSIER DE PRESSE

MARCO BERRETTINI



**FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS**

10 sept - 31 déc 2019

Service presse :
Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Claudia Christodoulou - assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13



MARCO BERRETTINI

Sorry, do the tour. Again!

Direction artistique, **Marco Berrettini**

Chorégraphie et interprétation, Marco Berrettini, Jean-Paul Bourel, Natan Bouzy, Bryan Campbell, Ruth Childs, Simon Crettol, Marion Duval, Bruno Faucher, Chiara Gallerani, Milena Keller // Musique, Gloria Gaynor, Michael Jackson, Donna Summer, Sylvester // Lumières, scénographie et régie générale, Bruno Faucher // Répétitrice et co-réalisatrice : Chiara Gallerani // Musique, Gloria Gaynor, Michael Jackson, Donna Summer, Sylvester // Lumières et scénographie et régie générale, Bruno Faucher

Production *Melk Prod., Tanzplantation // Coproduction Arsenic – Centre d'art scénique contemporain (Lausanne) ; Comédie de Genève ; Pôle-Sud, CDCN Strasbourg ; CND Centre national de la danse (Pantin) ; Festival d'Automne à Paris // Coréalisation CND Centre national de la danse (Pantin) ; Festival d'Automne à Paris // Avec le soutien de la Fondation suisse pour la culture Pro Helvetia et du Ministère de la Culture et de la Communication – (DRAC Ile-de-France) // Spectacle créé le 30 mai 2019 à Arsenic – Centre d'art scénique contemporain (Lausanne)

fondation suisse pour la culture

prohelvetia

Marco Berrettini choisit la forme du marathon de danse disco pour troubler les codes de la danse contemporaine. À travers ce concours festif, sous les paillettes de surface, le chorégraphe formule subrepticement une critique aussi jouissive que grinçante de la société du spectacle.

Recréée avec d'anciens et de nouveaux interprètes, *Sorry, do the tour. Again!* renoue avec les amours adolescentes de Marco Berrettini en mettant en scène un marathon de danse disco, une méditation glamour sur le temps qui passe, et opère un retour à la source de son vocabulaire. Le croisement entre une forme populaire de danse et un vocabulaire chorégraphique plus institutionnel produit ici l'effet d'un décalage propice à l'autodérision. Sur une piste plongée dans une lumière rose acidulée, les dix interprètes, tous numérotés, défendent leur place dans le concours au son de Donna Summer, de Sylvester ou des Jackson Five, en mimant la gestuelle de leurs icônes. L'activation proprement jouissive de cette mémoire collective se réalise en contrepoint de la mise à découvert des coulisses sur les bords extérieurs de la piste, montrant le labeur technique et routinier qui préside à la tenue d'un spectacle. Librement inspirée du film *Opening Night* de John Cassavetes et de l'essai *Règles pour le parc humain* de Peter Sloterdijk, la pièce formule une critique institutionnelle autant que sociétale, ironisant sur le narcissisme et la compétitivité de l'époque. Le titre se désole ainsi de la condition de ces individus forcés à la danse, ici rabaissés au rang de simples objets de consommation.

CN D CENTRE NATIONAL DE LA DANSE

Jeu. 3 au sam. 5 octobre
Jeu. et ven. 20h, sam. 18h

10€ et 15€ / Abonnement 5€ et 10€
Durée : 1h30

Date de tournée :

Pôle Sud, CDCN, Strasbourg - 24 mars 2020

Contacts presse :

Festival d'Automne à Paris

Christine Delterme, Lucie Beraha
01 53 45 17 13

CN D Centre national de la danse

MYRA : Rémi Fort, Yannick Dufour, Jeanne Clavel
01 40 33 79 13 | myra@myra.fr

ENTRETIEN

Marco Berrettini

Créée dans sa première version en 2001, *Sorry Do the Tour ! met à l'honneur la danse disco, dont vous avez été un champion, en Allemagne, à l'âge de quinze ans. En quoi est-elle toujours d'actualité ?*

Marco Berrettini : La danse disco a aujourd'hui cinquante ans, mais elle est encore très présente, partout, dans les publicités ou à la radio. Jung parlerait peut-être ici d'archétype, au sens où elle renoue avec des imaginaires collectifs très ancrés. Il n'y a d'ailleurs pas de langage proprement disco, c'est une danse qui emprunte à un tas d'autres expressions très diverses. On regardait récemment quelques vidéos avec mes partenaires, on y voyait clairement des influences venues par exemple du folklore slave ou sud-américain. On peut également la voir se réactualiser dans des courants, comme la culture hip-hop. Que l'on songe au popping, qui reprend le principe du mime déjà présent dans la disco, aux battles ou même aux vêtements des danseurs, les rapprochements sont très nombreux. En revanche, son rôle a beaucoup changé. J'ai connu une époque où elle servait à draguer en discothèque, où elle fédérait les gens entre eux. Depuis que la techno est arrivée, j'ai plutôt l'impression d'une danse qui s'individualise. Le beat par minute standardise les mouvements, on rentre dans une abstraction et une conceptualisation des affects qui me semble a priori éloignée de l'esprit disco.

Comment s'est imposée la forme du marathon ?

Marco Berrettini : La pièce commence par des solos, des duos puis des danses de groupes. La forme du marathon s'est imposée du fait que les interprètes sont tout le temps visibles sur scène, que Bruno Faucher énumère des noms et tempore la danse. La notion de concours est également présente, notamment perceptible à travers les réactions de mécontentement des interprètes. Néanmoins, la dramaturgie ne respecte pas scrupuleusement les normes du marathon. Elle s'organise autour de ruptures qui permettent de se défaire de son mécanisme pour faire entrer de nouvelles thématiques, par exemple lorsque l'on passe d'une scène de groupe en discothèque à celle où les interprètes se donnent des gifles entre eux. Cette transition correspond aussi au moment où la parole se libère et que l'on bascule dans un autre registre dramaturgique. Il faut bien ici se garder d'une fausse piste de lecture. À mon sens, la forme du marathon ne sert pas ici à tourner en dérision l'esthétique du dancefloor. Je ne crois pas illustrer, comme d'autres ont pu le faire (je pense à Loïc Touzé ou à Christian Rizzo) le vide et la vanité des discothèques. Je travaille davantage sur des situations de conflit, d'autocélébration et de fatigue physique.

Pourquoi avoir repris cette pièce de 2001 ? Quels changements y avez-vous apportés ?

Marco Berrettini : Je ne suis pas du tout un habitué des reprises. En l'occurrence c'est le Centre national de la danse qui m'a fait la proposition de la remonter. Je ne vous cache pas que cela m'a un peu surpris, je me suis demandé si l'on me voyait déjà comme un chorégraphe du passé, alors que j'avais l'impression d'avoir encore quelque chose à dire [rires]. C'était d'autant plus déroutant que depuis la création, mon travail a très sensiblement évolué. Après avoir traversé une crise exis-

tentielle et professionnelle il y a une dizaine d'années, j'ai repris le travail dans une toute autre direction qui m'a lancé dans une recherche prospective, plutôt que rétrospective. Aujourd'hui, il est certain que je n'aurais plus les mêmes idées mais je n'ai pas pour autant retouché l'écriture originale. En visionnant à nouveau les captations de l'époque avec mon équipe, on s'est surtout rendu compte de longueurs, d'un autre rapport au temps, aussi le processus a principalement consisté à restreindre localement ces durées.

Vous avez également intégré de nouveaux interprètes. Comment les avez-vous choisis ? Leur présence renouvelle-t-elle l'esprit de la pièce ?

Marco Berrettini : Durant les répétitions, l'ambiance est aussi joyeuse qu'à la création, les jeunes découvrent le style si particulier de la compagnie, les anciens sont heureux de se retrouver. Les nouveaux interprètes ont pour la plupart été recrutés au feeling. À l'époque de *Sorry Do the Tour !* le casting comprenait déjà un ingénieur du son et un musicien-plasticien, je n'avais pas, vingt ans plus tard, à me compliquer la tâche. Nous formions ensemble une bande d'amis soudée, ce qui ne rendait le travail chorégraphique que plus spontané, on faisait ce que l'on avait envie de faire, sans trop réfléchir aux enjeux théoriques. Je remarque que les jeunes que l'on vient d'intégrer ne sont pas familiers de cette manière de procéder, ils semblent davantage plus préoccupés par des questions conceptuelles que nous. Par exemple, dans la scène où nous évoluons au ralenti, nous ne cherchons pas à produire un mouvement virtuose, on ne vise pas l'excellence, mais plutôt à élever une interprétation minable au niveau du virtuose. Ça, les jeunes ont plus de mal à l'intégrer, ils ne s'imaginent plus faire autant les pitres sur scène que nous, ils sont moins dans l'autodérision. Cela correspond sans doute aussi à un état du monde de la danse. Il y a vingt ans, les propositions étaient moins calculées et les programmeurs prenaient davantage de risques. Aujourd'hui, on fonctionne d'après des schémas nettement plus sécurisants, avec des productions elles-mêmes beaucoup plus consensuelles.

Pour cette création, vous vous êtes référé au film *Opening Night* de John Cassavetes et à l'essai *Règle pour le parc humain* du philosophe Peter Sloterdijk, qu'en avez-vous tiré ?

Marco Berrettini : Concrètement, on a repris des scènes d'*Opening night* (celle de la gifle notamment), et pour la petite anecdote, le titre est directement inspiré de la traduction française d'« opening night » (« soirée d'ouverture ») prononcée avec un accent anglais à couper au couteau. Mais les deux références s'articulent autrement. Le film de Cassavetes illustre des conflits psychiques archétypaux, tandis que Sloterdijk décortique les mécanismes sur lesquels ils se fondent. L'époque du disco correspond à un état de la société post-capitaliste dans laquelle les individus se sentaient libres, que ce soit dans la fête ou dans le sexe. Les morceaux de musique choisis évoquent d'ailleurs tout le monde de la nuit, les plaisirs artificiels et l'exaltation de la sensualité. Or c'est précisément cette illusion de l'émancipation que Sloterdijk déconstruit et critique. Pour lui, le triomphe de l'individualisme cache mal le fait que

BIOGRAPHIE

les individus sont totalement « domestiqués » ou « dressés ». Derrière la célébration de l'individualisme, le disco dit aussi la défaite de l'individu.

Les interprètes reprennent justement des postures d'autoreprésentation empruntées à des pop stars ou à des icônes médiatiques, est-ce une manière de critiquer des processus de réification ou avez-vous une certaine tendresse pour ces figures ?

Marco Berrettini : La disco est très intimement liée à l'auto-célébration, je me souviens des clubs équipés de miroirs aux murs dans lesquels chacun vérifiait sa tenue ou regardait ses propres pas, comme dans un cours de danse classique au fond. Néanmoins, mon interrogation critique dépasse le cadre du seul glamour. Il s'agissait en creux de montrer que ces jeux d'égo et d'autoreprésentation existent aussi, et sinon plus, dans le milieu de la danse contemporaine. Évidemment, mon regard a changé en vingt ans, tout comme le statut de l'artiste. À l'époque, je pouvais me moquer d'une Gena Rowlands en pleurs qui refuse de vieillir, quelques années et quelques crises plus tard, je suis beaucoup plus empathique.

Vous le rappelez ici, cette pièce parle également du vieillissement du corps. Ce thème est-il d'autant plus présent en 2019 ? La pièce a-t-elle une dimension mélancolique ?

Marco Berrettini : Déjà en 2000, on se disait qu'on était trop vieux pour faire cette pièce. Dans la distribution actuelle, cette question est peut-être accentuée par le fait que trois générations de danseurs y sont réunies. Jean-Paul a en effet 66 ans et le plus jeune 25. Quant à la mélancolie, je pense qu'elle se porte moins sur le sujet de la pièce qu'au regard que je porte sur la danse en général. La société a beaucoup changé ces quinze dernières années et le spectacle s'est adapté à des processus d'autocensure de plus en plus forts. On a de plus en plus de mal à dire certaines choses, à réaliser certains gags. En 2003, je pouvais encore faire une performance où celle qui m'accompagnait, flanquée d'une étoile de David en papier, criait qu'elle ne voulait pas aller sous la douche. Aujourd'hui, ce sketch serait impossible. Les moments vraiment grinçants se font plus rares. À cela s'ajoute que je n'emploie plus la parole dans mon travail actuel, ce qui je crois rend la provocation plus difficile à exprimer.

Propos recueillis par Florian Gaité, avril 2019

Danseur et chorégraphe italien, **Marco Berrettini** est né en 1963 à Aschaffenburg, en Allemagne. Son intérêt pour la danse commence en discothèque. En 1978, il gagne le championnat allemand de danse Disco. Fort de cette expérience, il suit des leçons de danse jazz, moderne et Ballet classique. À 17 ans, il commence sa formation professionnelle de danseur tout d'abord à la London School of Contemporary Dance, puis à la Folkwangschule Essen, sous la direction de Hans Züllig et de Pina Bausch.

Là-bas, il développe son intérêt pour le Tanztheater et débute comme chorégraphe au sein de sa propre compagnie. Parallèlement, il étudie pendant deux ans l'Ethnologie européenne, l'Anthropologie culturelle et les Sciences théâtrales à l'Université de Francfort. En 1988, il déménage en France, pour travailler avec le chorégraphe Georges Appaix et crée en parallèle ses propres pièces. En 1999 le Kampnagel de Hambourg produit son spectacle *MULTI(S)ME*.

Depuis, Marco Berrettini a produit une quinzaine de spectacles avec sa compagnie. Avec *Sturmwetter prépare l'an d'Emil*, il gagne le prix ZKB au Theaterspektakel de Zürich. Depuis 2004 il crée entre autre *No Paraderan*, **Melk Prod. goes to New Orleans* (2007), *iFeel* (2009), *iFeel2* (2012), *iFeel3* (2016), *iFeel4* (2017) et *My soul is my Visa* (2018).

Les activités de Marco Berrettini s'étendent de la performance dans un musée à la collaboration avec des réalisateurs de films, de l'installation avec des plasticiens au dîner avec des gens célèbres qui ne le connaissent pas.

tutuproduction.ch/marco-berrettini/

Marco Berrettini au Festival d'Automne à Paris :

- | | |
|------|---|
| 2004 | <i>No paraderan</i> (Théâtre de la Ville) |
| 2011 | <i>Sì, Viaggiare</i> (Théâtre de la Bastille) |
| 2014 | <i>iFeel2</i> (Théâtre de la Cité Internationale) |



156, rue de Rivoli 75001 Paris
Renseignements et réservation 01 53 45 17 17
festival-automne.com